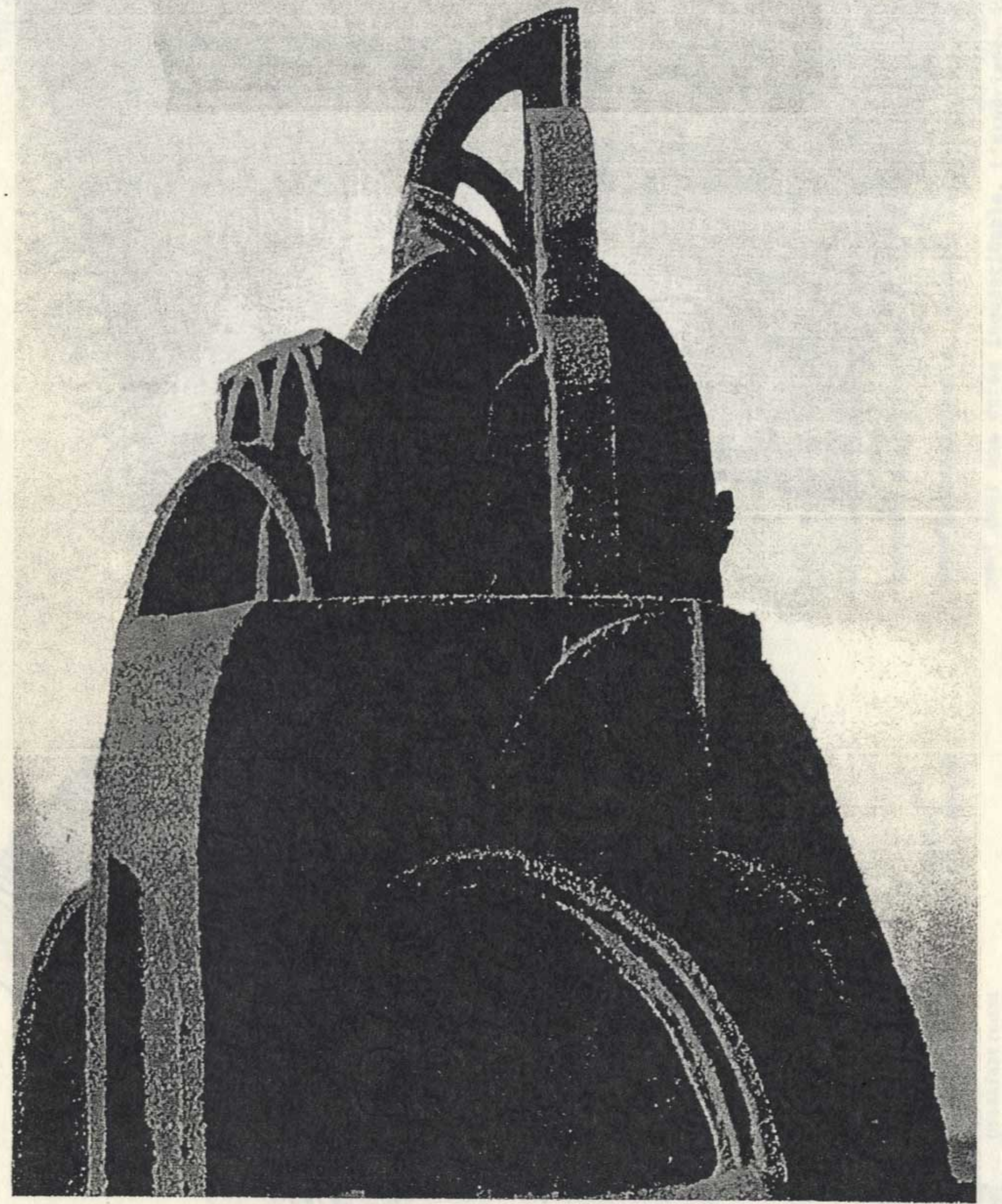
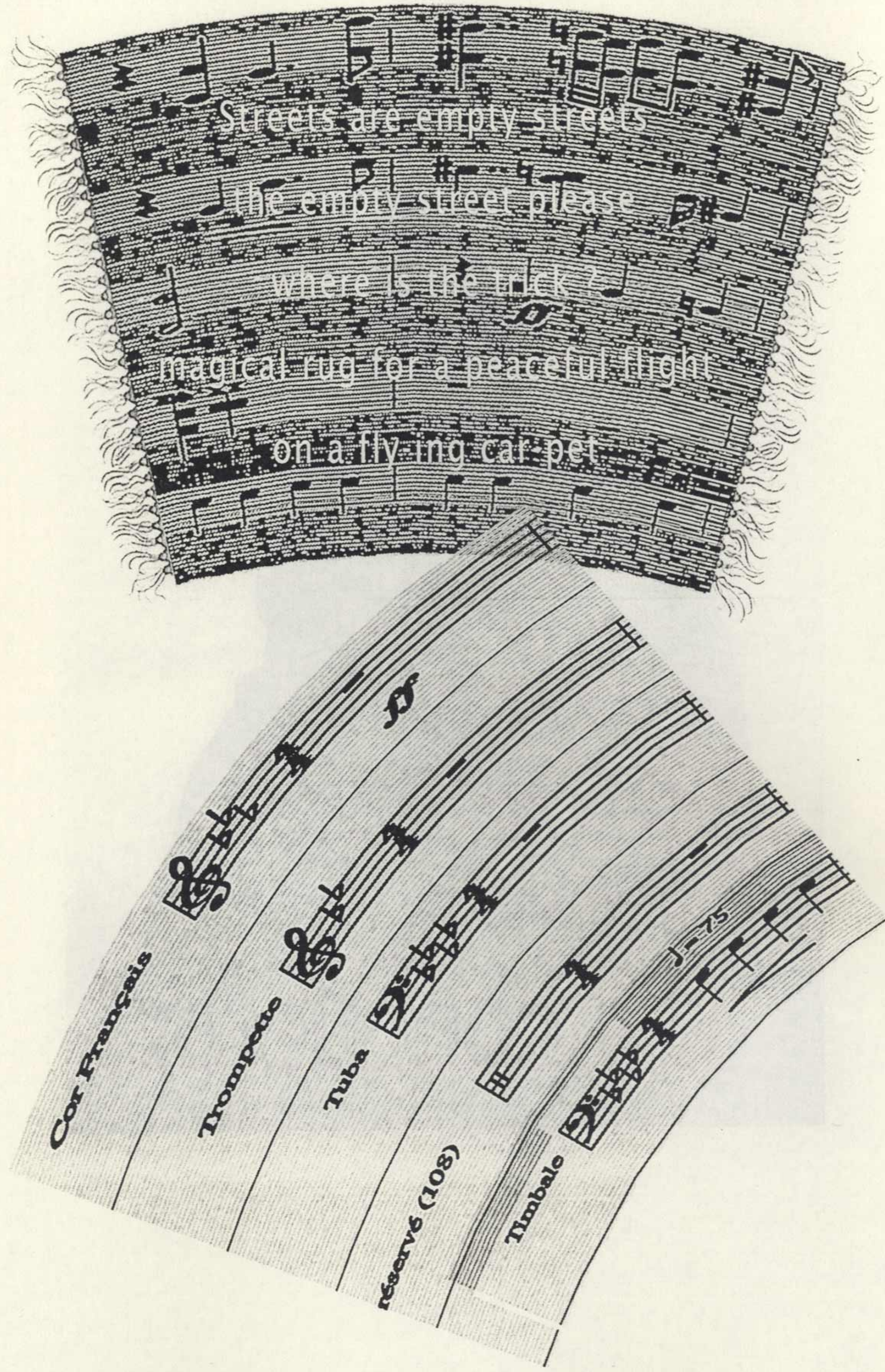


FUTU^U





SYLVAIN AZAM

FUTU II
SEPTEMBRE 2061
1^{er} TIRAGE

FUTU EST ABRITÉ
PAR LES PRESSES DU DINNER
MISE EN FORME / ASTRID DE LA CHAPELLE
CONTACT / REVU.FUTU@GMAIL.COM

notes for a short story of sc ce f ion
Water of sweaty rock

visuals, from beginning to the end:
sweaty rock district
Fasilides palace, Gondar
braided urn
geostrategic model
Toki school, Easter Island
esplanade of exit / model
sweaty rock 2, Villa of Este
Nymph of Amalith
demonstration palace 1 & 2
fine arts palace, militia of forgers
Tombouctou / The Council (in progress)
spit biscuit
breakfast room
Peter Wiersma's sand castle
topiary

COUVERTURE : PIETER WIERSMA

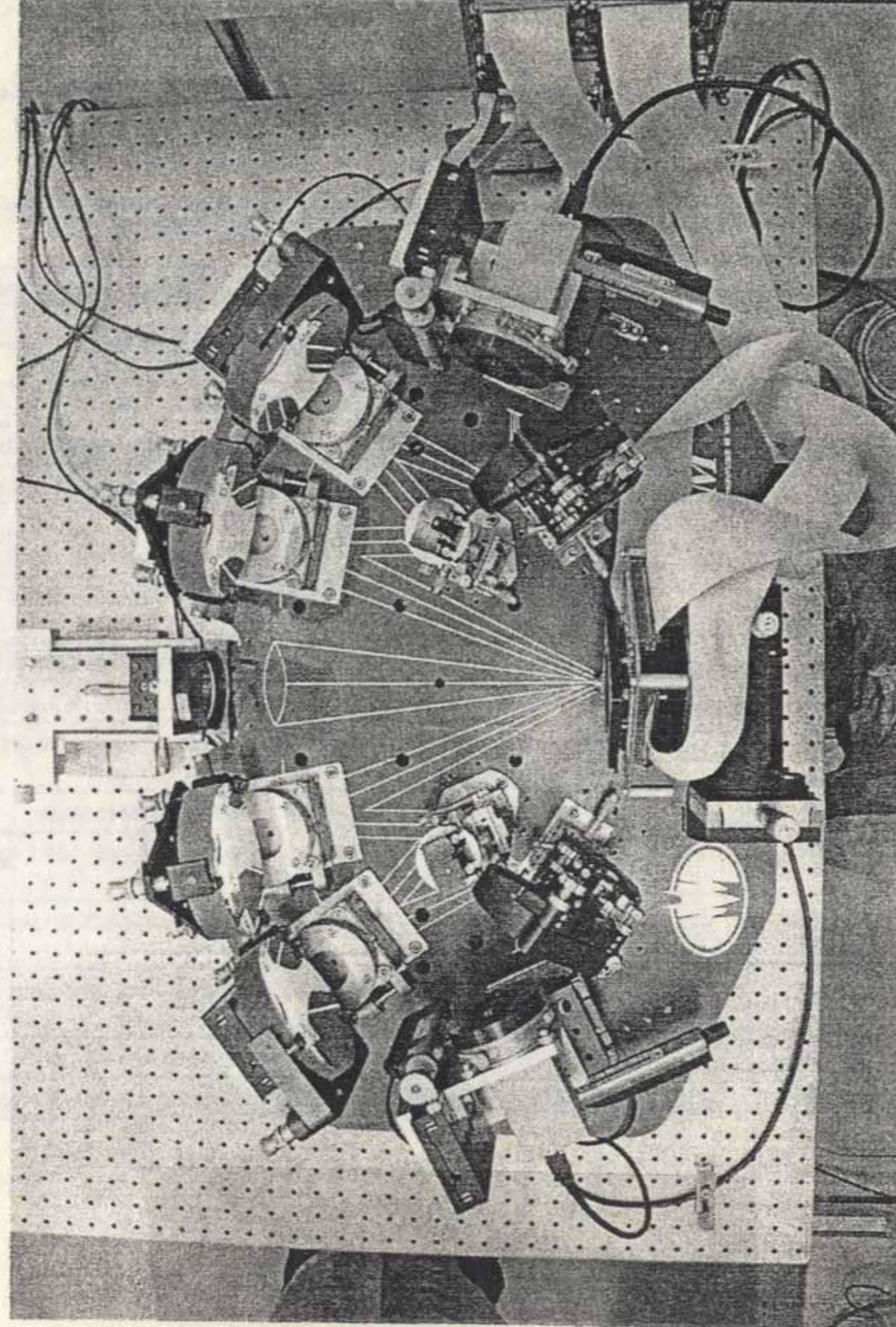
ASTRID DE LA CHAPELLE

GIULIANA ZEFFERI

Dans dix ans, ils auront peut être fini leurs travaux. Il ne sera plus question d'hétérotopie mais d'ubiquité. Nous ne parlerons plus de réalisme spéculatif mais de fiction vérifiée. La réalité sera multiple. Après avoir tout oublié nous archiverons ce qui aurait pu avoir lieu. La somme de ces archives superposées exposera une œuvre inachevée. La nouveauté sera dépassée. La sculpture sera quadridimensionnelle, produite, exposée, archivée et dématérialisée simultanément pour une durée inquantifiable. L'expérience sera inoubliable, la certitude d'une impression demeurera.



BETTINA SAMSON



DISCOVER
INVENTION
RESEARCH

Through the Morphological Approach

FRITZ ZWICKY

A famous scientist presents a new system of problem solving in science, technology—and world affairs.

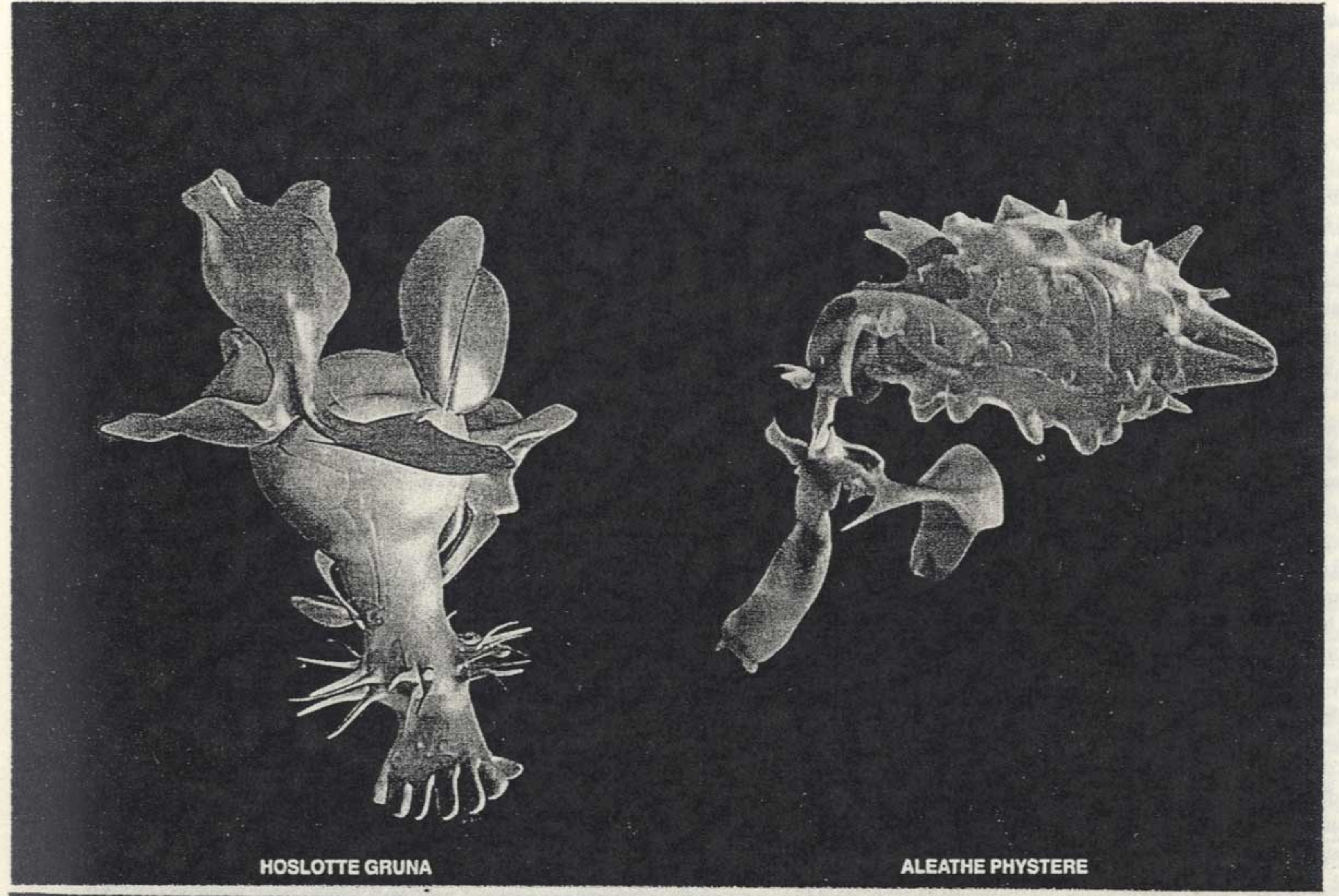
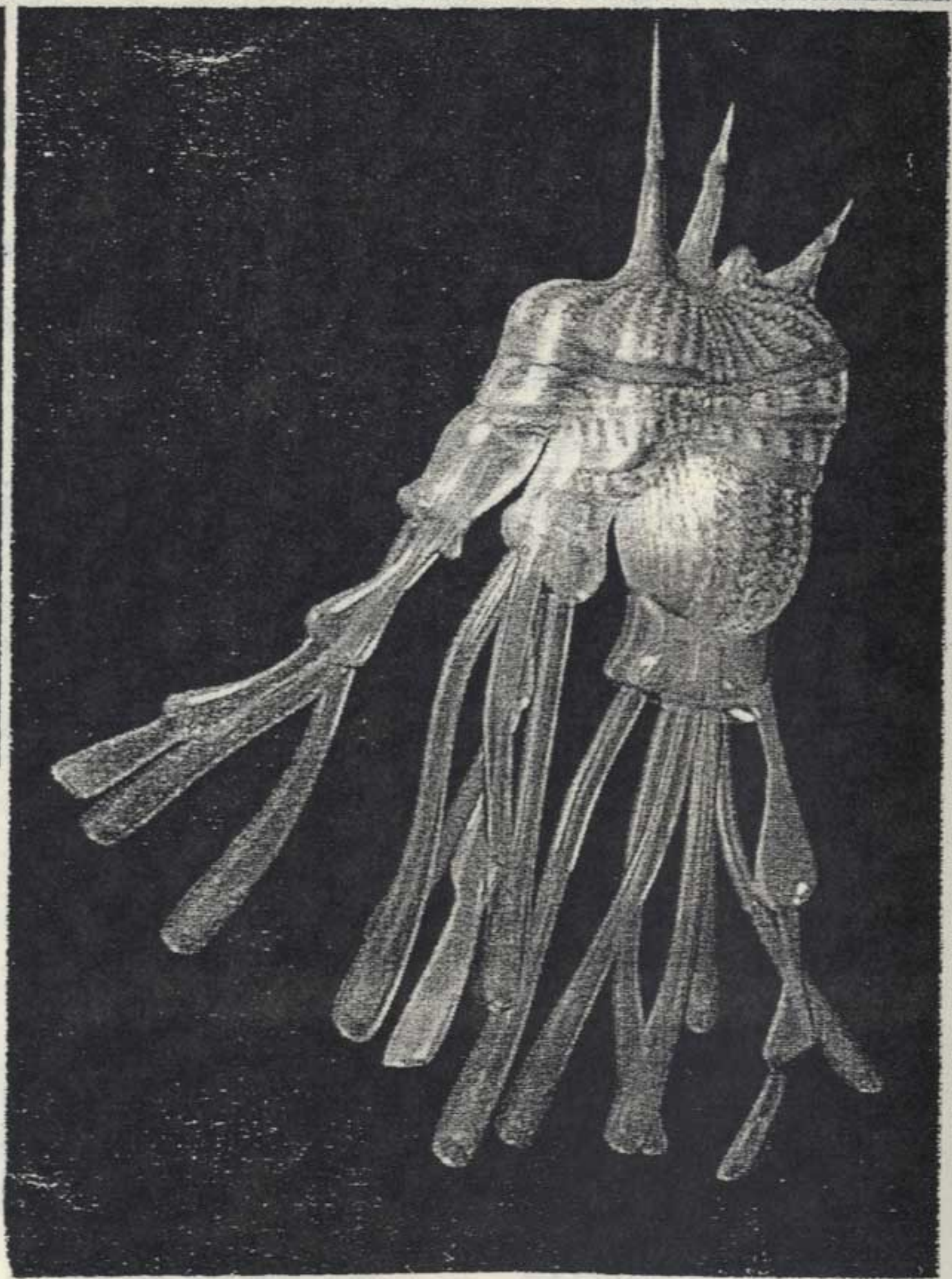
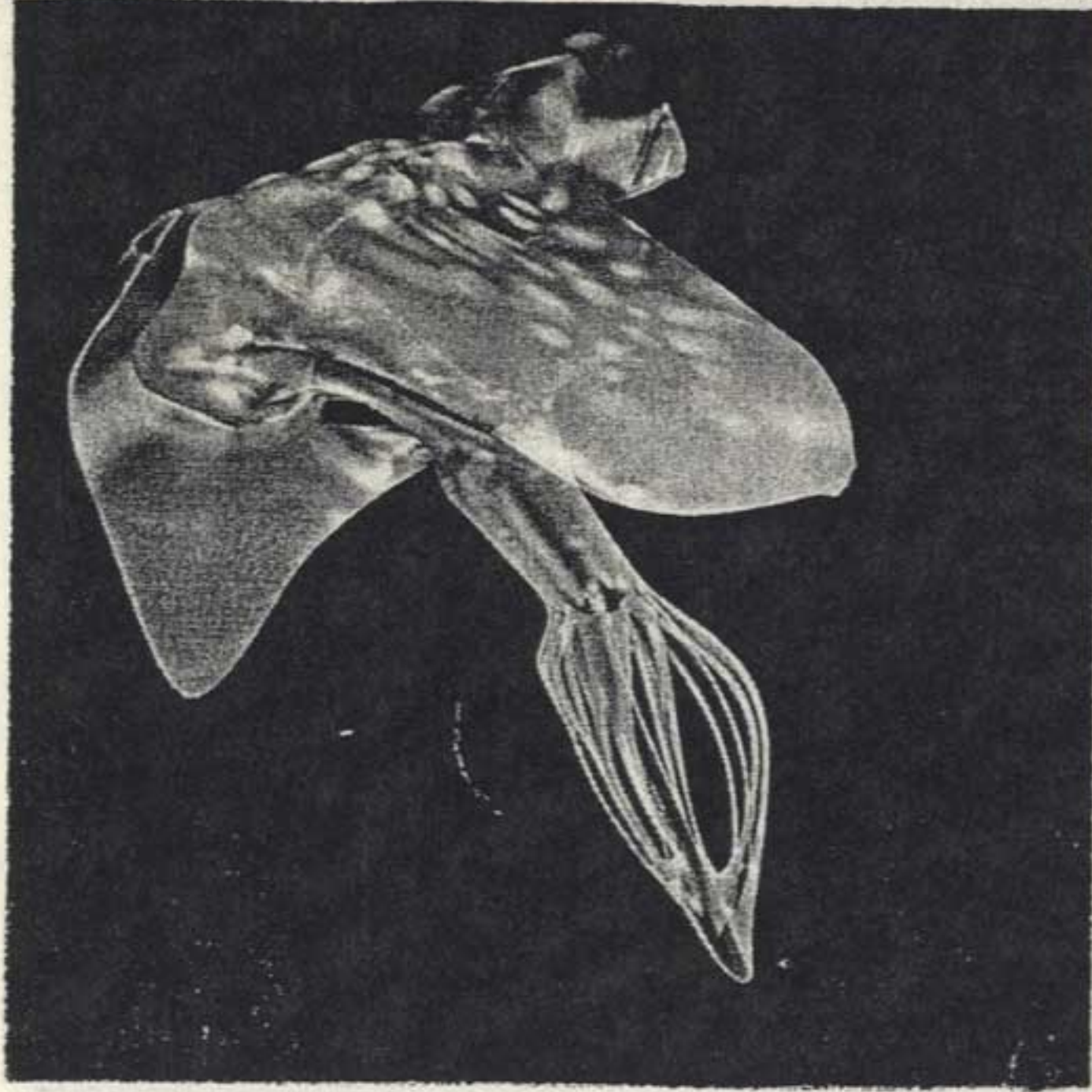
GAUCHE : JUDY CHICAGO, *DRY ICE ENVIRONMENT*, LOS ANGELES, 1967 / FRAGMENT DE COUVERTURE D'UNE PARTITION DE MUSIQUE, VOIX ET PIANO, *ÉVENING (BRINGS LOVE DREAMS OF YOU)*, NEW YORK, 1919. DROITE : COUVERTURE DÉCOUÉE DU LIVRE DE FRITZ ZWICKY *DISCOVERY, INVENTION, RESEARCH, THROUGH THE MORPHOLOGICAL APPROACH*, NEW YORK, 1969 / ROBIN, DÉMONSTRATEUR DU SPECTROGRAPHE MULTI-OBJETS BATMAN POUR TÉLESCOPES SPATIAUX, LABORATOIRE D'ASTROPHYSIQUE DE MARSEILLE, 2013.

upokriviménes



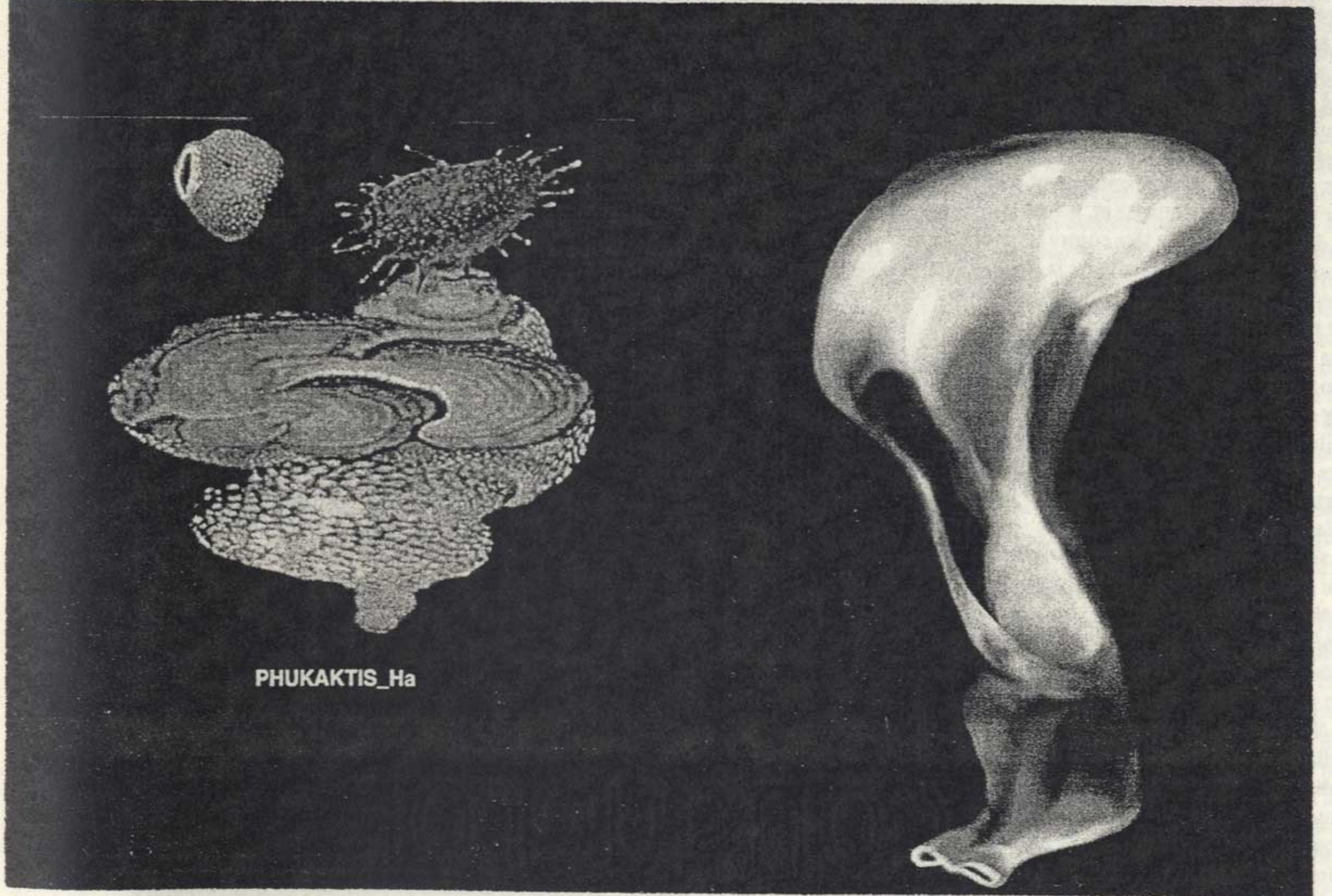
ALBOTHMUTHES Hg2

ALBOTHMUTHES KAR



HOSLOTTE GRUNA

ALEATHE PHYSTERE



PHUKAKTIS_Ha

que l'avant-veille de l'inauguration, on ne vous avait pas montré le jeu. Mais l'image, vous avait-on dit, l'image stupéfierait. Jamais on n'aurait à ce point touché la réalité. La ville cosmique serait là, juste au-dessus de vous, elle brillerait de mille feux, elle bruisserait, elle bruisserait comme bruissent les villes, elle bruisserait de la parole des habitants, une langue-rumeur, inventée de toute pièce par des linguistes chinois, elle bruisserait des trains qui la traverseraient, des avions qui la survoleraient et dont certains sembleraient parfois s'approcher, jusqu'à faire peur, elle serait cette ville, votre ville, votre création collective, à la fois proche et lointaine, elle s'élèverait par-dessus Paris, semblerait parfois se confondre en partie avec le sommet des plus hautes tours alentour. Sur la console, un effet de zoom permettrait de traverser l'espace, de s'approcher encore, d'avancer dans les rues peuplées d'êtres humains ou bien désertes, d'entrer dans les appartements où l'on mangerait par exemple des plats d'algues colorées, où l'on parlerait du monde comme il vient, où assis sur des canapés synthétiques on regarderait des images animées sur des murs blancs, où l'on porterait des vêtements sobres, géométriques et colorés. On pourrait aussi prendre des trains, visiter des musées, aller au restaurant, au drive in pour vélos, marcher dans les jardins, les forêts avoisinantes, faire du shopping, on pourrait faire ce que l'on voudrait, tout à la fois contemplateur et acteur d'un monde inédit et cependant familier.

Chaque jour, huit heures par jour, la Parade s'exerçait à parader tandis qu'autour, de plus en plus nombreux, ingénieurs et ouvriers installaient le décor. Tu avais marché. Tu avais beaucoup marché. Tu ne te souvenais pas d'avoir marché si longtemps, toi qui passais pourtant des heures à flâner dans la ville. Jour après jour tu avais ainsi vu le Palace prendre corps. Désormais s'élevaient en plusieurs points des tablettes numériques aussi grandes que des buildings ; elles donnaient à l'espace des allures de grande ville moderne ; la plupart d'entre elles accueilleraient des plans interactifs ou des messages visibles de très loin. Et la nature aussi, avait trouvé sa place : lacs, montagnes, plages, étangs et jardins s'étaient créés à toute allure. Le bruit montait, chaque jour un peu plus. Et toi tu marchais, tu marchais tellement que la musique tu ne l'entendais plus, tu l'avais reléguée au rang de la rumeur, c'était plus facile à vivre ainsi. Le corps devait tenir, rester digne dans son uniforme, ne pas souffrir de la courbure imposée par le clavier, voilà tout ce qui t'importait. Chaque matin tu te fondais dans la foule des artistes pour n'en sortir qu'à la tombée du soir. Tu avais cherché des visages amis. Tu n'en avais trouvé aucun. Tu avais ainsi passé des jours et des jours à n'échanger aucune parole. Une fois rentré chez toi, dans les premiers temps, tu t'étais imposé de travailler encore, de composer des airs nouveaux, destinés à ton propre usage. Mais peu à peu tu avais renoncé : dans ton cerveau les bruits du jour arrivaient, repartaient, tournaient en boucle, ne laissaient aucune place. Deux ou trois fois, tu avais songé à donner ta démission. Et puis non. Tu avais eu tant de mal à obtenir un travail, tu voulais continuer, tenir encore, les choses pourraient s'améliorer. Puis il y avait eu ce coup de théâtre.

4

Magnus Befar avait concouru pour la création du World Palace, et il avait perdu, et perdre l'avait rendu fou. Ce texan au corps malingre possédait déjà plusieurs parcs d'attractions aux États-Unis mais il voulait le World Palace, il le voulait plus que tout. Lorsque, à dix-neuf ans, dans les années 2000, ses parents l'avaient envoyé à Paris, la tour Eiffel lui était apparue en un éblouissement puis, quelques heures plus tard, dans une chambre d'hôtel du Quartier Latin, une jeune femme aux longs cheveux noirs de jais l'avait initié à l'amour. Peu à peu il avait oublié le visage, les traits, pourtant les cheveux s'étaient accrochés à sa mémoire, y surgissaient encore souvent, se collaient épars à la peau de son propre visage, jusqu'à voiler ses propres yeux. Depuis ce premier voyage, Magnus Befar se rendait à Paris plusieurs fois par an, sitôt que les affaires le lui permettaient. Aussi, lorsque le refus de son projet lui avait été notifié, il était entré dans une colère sombre. C'était pourtant un beau projet, le « Paris Forever ». Sur la boucle de l'ancien périphérique, Magnus Befar avait prévu de faire bâtir cinq copies miniatures de la ville. On expérimenterait le Paris antique, le Paris médiéval, le Paris Renaissance, le Paris moderne et le futur Paris, on vivrait jusque dans sa chair l'évolution urbaine sur des milliers d'années. Les odeurs, la crasse, les constructions, les femmes et les hommes d'époque, arpentaient loqueteux les rues pleines d'animaux et parlant les langues anciennes, oubliées, tout serait habilement simulé. Néanmoins, puisque la forme du périphérique l'exigeait, la structure de la ville véritable serait modifiée. Par exemple, plutôt

que d'être parallèles, les rues de Belleville et de Ménilmontant se prolongeraient l'une l'autre, tandis que la Place de l'Étoile prendrait la forme d'une ligne à peine incurvée.

Un point du cahier des charges fatiguait cependant Magnus Befar : « L'espace sera une encyclopédie à ciel ouvert où se mêleront des savoirs et des cultures venus du monde entier, venus aussi de la totalité de l'Histoire ». Sur ce point, obnubilés par la ville, oublieux de l'universel, le texan et ses équipes avaient longuement séché. Finalement, on avait décidé d'introduire ici ou là des évocations du monde : danseuses orientales, intérieur polonais, case congolaise ou buffet texan, parmi des centaines d'exemples. C'était justement sur ce point de l'universel que le projet défendu par Magnus Befar avait été recalé : le jury l'avait trouvé trop léger, pas assez renseigné, manquant de pédagogie.

Parmi les sept candidats, le seul véritable rival de Magnus Befar avait été Yuan Zhang. Trois ans plus tôt, dans un terrain vague proche de Shanghai, ce jeune entrepreneur chinois avait créé le « Old Shopping Center », une gigantesque bulle à facettes gonflable qui figurait une mappemonde et tournait doucement sur elle-même. Dans ce lieu ouvert nuit et jour on glissait d'une zone à l'autre par des trottoirs circulaires et mobiles au son de vieux airs Pop remixés live par des DJs. Le roulement était considérable. À chaque instant les étagères de Plexiglas se chargeaient de nouvelles marchandises, copies d'objets plus ou moins anciens fabriqués à la chaîne. Ordinateur, baromètre, guitare, écharpe, presse-purée, voiture, vélo, poupée : n'importe quoi, pourvu que s'y imprime la marque du passé.

Le Old Shopping Center avait été un succès. Pourtant, lassé du seul commerce vintage, Yuan Zhang souhaitait désormais s'investir dans le divertissement culturel ; il avait soif de jeux, de savoirs et d'horizons nouveaux ; quoique sans expérience dans le domaine de l'attraction culturelle, il avait réuni autour de lui une équipe capable de proposer un projet en phase avec les rêves de Mme Charpak ; le jury l'avait élu à l'unanimité moins deux voix. Le Palace tel qu'imaginé par les équipes de Yuan Zhang comprendrait plus d'un millier d'attractions, toujours pédagogiques, souvent novatrices et monumentales. Ces attractions alterneraient avec des zones de repos, de déambulation et de consommation. Ce seraient des étendues d'eau, lacs, rivières, océans ou mers artificiels, mais aussi des parcs, des jardins bâtis selon des schémas différents et parfois même antagonistes. On trouverait ainsi des jardins chinois, des parcs anglais ou français et puis d'autres, dont le modèle restait à inventer. Ici ou là on pourrait acheter souvenirs et biens culturels dans des boutiques aménagées à l'intérieur de tentes multicolores. L'ensemble n'était pas à proprement parler structuré, n'était pas organisé selon un plan d'ensemble pensé de manière cohérente et réfléchi. Tout au contraire, espaces et attractions semblaient se succéder au hasard, comme tracés par les pas ou la main d'un rêveur sans ambition constructive. Quelques-uns parmi les membres du jury avaient critiqué cet apparent manque de logique. Mme Charpak, séduite, avait au contraire défendu avec ferveur ce qu'elle avait de qualifié de « mieux disant poétique ». Le lendemain même de la notification du refus, Magnus Befar avait mis ses avocats au travail. Ceux-ci avaient fouillé le dossier du World Palace, l'avaient fouillé de fond en comble, tandis que chaque jour, plusieurs fois par jour, Magnus Befar les harcelait au téléphone, tant et si bien que - non sans peine - ils avaient fini par trouver un vice de procédure : en janvier 2017, neuf mois avant l'ouverture prévue, Magnus Befar avait pu porter plainte contre l'État Français. Malgré de longues négociations, nul n'avait pu s'opposer à cette plainte.

Une semaine avant l'inauguration, par décision de justice, l'ouverture du World Palace avait été ajournée. ► *Suite au prochain numéro.*



PIERRE RYGA

La poussière oblitérait la scène.

CHARLÈNE DINHUT

3
À peine descendu du Tram, à la Porte de Bagnole, tu avais entendu un grand vacarme ; c'était un vrai charivari ; les voix, les rires, les cris mêlés à la rumeur urbaine ne s'accordaient pas ; on s'exprimait avec enthousiasme, sans aucune espèce de scrupules. Tout autour de toi, venus de partout, des femmes et des hommes confluaient en direction du Palace. Ainsi, tout cela n'était pas un rêve et ce deux mai, à dix heures du matin, ton embauche prenait corps.

Ce jour-là était ton premier jour, tu devais participer à une réunion d'information puis à quelques besognes préliminaires. Tu avais dégluti avant de prendre ton élan et de marcher d'un pas vif en direction du Palace puis, sur le pont qui survolait le périphérique reliait Paris à Bagnole, tu t'étais arrêté un instant pour voir.

Là aussi, juste sous tes yeux, il y avait déjà foule. Des milliers de travailleurs attendaient sur le bitume devant un écran géant posé côté banlieue. Il y en avait de toutes tailles, de tous âges. Parmi eux circulaient des êtres en costume, un chevalier, un cosmonaute japonais, une femme de la préhistoire, le sosie d'une actrice américaine, à moins que ce ne fut la vraie, elle lui ressemblait tellement, comment savoir, et d'autres personnages encore, tu ne te souviens sans doute plus lesquels. À chacun, ces personnages souriaient et distribuaient une feuille de papier fuchsia format A5 sur lequel était inscrit le programme de la journée. Juchés sur des socles, d'autres jouaient sur des instruments à corde. Ils étaient vêtus de tuniques en tulle blanche, si longues qu'elles retombaient plus bas que leurs pieds, sur le bois peint des socles. Comme ces socles atteignaient parfois presque trois mètres, les silhouettes semblaient plus grandes que nature. Elles produisaient une mélodie enjouée, féérique. Tout en écoutant tu avais regardé au loin, le plus loin possible, et tu avais vu que le Palace était plus chargé encore qu'il ne l'était un mois plus tôt, le jour où tu avais passé ton entretien d'embauche. Les objets, les machines, les détails s'étaient encore accumulés, sans qu'il ne soit toutefois encore possible de comprendre à quoi tout cela servirait.

Au-dessus de ta tête, tu avais aperçu un oiseau venu du ciel, il décrivait en silence des trajectoires fluides et rapides. Ton œil l'avait suivi machinalement. Un instant tu avais envié son isolement. La foule te faisait peur. Tu avais pensé à renoncer, à rebrousser chemin, à rejoindre ta vie d'avant. Et puis non. Tu avais donné ta convocation au vigile puis tu avais longé la rampe d'accès, elle était seulement peuplée de musiciens posés sur leurs socles. Ils ne se contentaient pas de jouer, ils souriaient aussi à chaque passant. Ton cœur se serrait, sans que tu saches exactement pourquoi. Tu allais juste travailler pour une grosse entreprise et, même si c'était la première fois, il n'y avait pas de quoi se taper la tête contre les murs. Une fois parvenu sur le Palace, tu t'étais mêlé à la foule et tu avais commencé à regarder les visages autour de toi pour voir si parmi ces visages certains pourraient te donner le désir de lier connaissance. Tu n'en avais pas eu le temps : un sosie d'Elvis Presley t'avait tendu une feuille de papier. Dans son sourire tu avais cherché l'ironie mais ce sourire t'avait paru trop simple pour que s'y soit glissé de l'ironie.

Tu avais remercié Elvis, tu avais voulu lire la feuille mais là encore tu n'avais pas eu le temps. Les musiciens venaient tout juste de cesser de jouer que, déjà, un homme grimé sur un socle plus haut que les autres, à la gauche de l'écran, prenait la parole.

— *Mes chers amis, s'était-il écrié, bienvenue, bienvenue et merci à tous d'être là. Le World Palace est ravi de vous accueillir. Ensemble, j'en suis convaincu, nous allons accomplir un travail FOR-MI-DABLE. Maintenant, pour débiter cette belle journée, cette journée de soleil et d'amour de la culture, je vous demande d'accueillir celle sans laquelle tout ceci n'aurait sans doute jamais été possible. Elle va nous parler en duplex de Dubaï. J'ai nommé la directrice du World Palace : Mme..... CHRISTINE..... CHARPAK.*

Sur la dernière syllabe, les musiciens avaient entonné un air de Soul électronique, tandis que l'homme bondissait du socle jusqu'au sol et se mettait à danser et à taper dans ses mains ou bien à lever les bras en direction du ciel ou de la foule. C'était un petit gros bien souple aux dents très blanches. La foule l'acclamait ; on sifflait, on criait ; on frappait dans ses mains. Sans même que tu y penses, tes pieds s'étaient mis à bouger, doucement, mais le reste de ton corps, lui, restait de marbre.

Enfin la musique avait cessé, l'homme était reparti tandis que sur l'écran l'image de Christine Charpak était apparue.

Elle portait un tailleur rose, le même tailleur rose bonbon en matériau synthétique dans lequel elle apparaissait toujours. Au revers du col

elle avait agrafé un énorme badge à l'effigie du Palace. C'était une femme grande et maigre aux cheveux châtain retenus en arrière par un élastique. Son visage ovale, anguleux, était dévoré par des yeux clairs à la rondeur parfaite. Elle avait presque quarante ans. Elle souriait. Tu ne te souviens plus des mots qu'elle avait prononcés, plutôt de sa voix, un filet d'eau rêche au débit rapide. Pourtant chacun paraissait l'écouter.

Elle se trouvait sur une plage ensoleillée, devant un bâtiment métallique en forme de voile. Elle parlait d'un nouveau type de parc d'attraction, en rupture avec le modèle hollywoodien qui dominait depuis si longtemps. Il ne s'agira plus, disait-elle, d'offrir de vieux villages autrichiens en toc, ni la neige là où elle n'était jamais tombée, ni Mickey Mouse en chair et en os, ni aucune de ces choses éblouissantes et puériles qu'offraient tous les parcs d'attractions de la planète, mais de faire vivre un espace où l'on irait à la rencontre du monde tel qu'il se trouvait en réalité, tel aussi qu'on pouvait le concevoir et le modifier.

Comme tous les bâtiments réservés au personnel, le Pavillon Nord Est des Musiciens se trouvait hors de l'enceinte. Dans le Palace il n'y avait pas non plus d'hôtels, seulement des bars et des restaurants thématiques : la surface de l'ancien périphérique serait consacrée aux attractions, exclusivement. Quelques jours avant l'inauguration, d'ailleurs, le chalet administratif de la Porte Maillot où tu avais passé ton audition serait transformé en Temple Bouddhiste Interactif.

En même temps que des centaines d'autres, tu avais marché jusqu'à une ancienne caserne militaire du boulevard Mortier. Là, un homme, le responsable de la caserne, avais-tu pensé, venait au devant de vous. Il semblait satisfait de vous voir si nombreux, se frottait les mains, saluait chacun d'un signe de tête ou d'un sourire. Dans la cour, des femmes et des hommes en uniforme fuchsia orientaient les nouveaux travailleurs et leur fournissaient des plans du bâtiment.

Dans la salle du secrétariat des musiciens, au premier étage, deux femmes se tenaient assises devant une vieille table en bois sur laquelle étaient posés deux ordinateurs. L'une avait lu ton nom, l'autre l'avait coché.

Ensuite, par un long couloir, tu t'étais rendu à la lingerie où un vieil homme au nez proéminent, à la barbe soignée comme un jet privé, t'avait remis ton uniforme.

— *Deux fois par semaine, t'avait-il précisé, il faudra nous remettre le costume en échange d'un autre. Pour la chemise, c'est tous les jours. Aujourd'hui, vous n'aurez pas besoin de porter tout ça.*

Il t'avait aussi remis une clé de casier, t'avait indiqué sur le plan le vestiaire des hommes et la cafétéria. Le costume, tu l'avais regardé un moment d'un sale air, avant de le ranger plié dans ton casier. Puis tu avais évité la cafétéria, tu craignais encore de te mêler aux autres.

Tu avais marché un moment avant d'opérer pour un sandwich crudités thon et un demi sur la place Gambetta. Tu avais écouté la rue. Tu avais trouvé que ce matin-là, sous le soleil de printemps, la rue sonnait avec douceur. Il est vrai que pour toi une porte claquée n'était pas un bruit, pas plus qu'un téléviseur à plein volume, une moto trafiquée, un décollage d'avion, un aboiement à la lune, un aspirateur ou une explosion, par exemple. Je veux dire : pour toi, ce que l'on nomme généralement bruit n'avait rien de péjoratif, tout au contraire, et dans la rumeur des villes tu pouvais entendre une douce, une profonde harmonie. Et même si tu n'en avais pas été conscient, pas tout de suite, il est possible que ce soit par amour du bruit que tu ais postulé au World Palace ; les souvenirs d'anciennes rumeurs, les promesses de nouvelles rumeurs, tout cela dessinait de façon floue un mix inouï, propre à te séduire et à t'exciter.

Peu avant quatorze heures tu étais retourné à la caserne où on t'avait dirigé vers une salle au dernier étage. La réunion était exclusivement réservée à l'information des musiciens ; elle serait menée par Gérard Pablo, instructeur musical en chef. Lorsque tu étais arrivé dans la salle, quelques minutes avant l'heure dite, Gérard Pablo était déjà là, debout devant un tableau blanc. Face à lui se trouvaient plusieurs centaines de personnes, la plupart étaient jeunes, plus jeunes que toi. Nul ne parlait ni ne bougeait. Tu avais évité les regards. Tu avais marché jusqu'au fond de la salle, tu t'étais assis sur une chaise et tu avais regardé Gérard Pablo. Tu avais alors été presque saisi d'effroi par la ressemblance de cet homme avec un tes anciens professeurs de philosophie. La ressemblance n'était que dans le détail, mais tu avais quand même été étonné de ces lunettes cerclées de plastique noir qui chevauchaient un nez busqué, de ces cheveux gris et gras plaqués sur le côté par du gel, de cette pâleur et de cette façon de regarder sa montre plusieurs fois par minute.

À quatorze heures précises, Gérard Pablo avait marché jusqu'à la porte d'un pas pressé, l'avait refermée puis, revenu devant le tableau blanc, il s'était présenté. En tant qu'instructeur en chef, Gérard Pablo serait votre référent. Lui seul déciderait quelle musique serait jouée au World Palace, à quelle heure et à quel endroit. Lui seul était habilité à répondre aux questions, aux problèmes qui pouvait se poser, mais, avait-il insisté, il ne devrait pas y avoir de problèmes.

Tout cela il le disait d'une voix de gorge, d'un ton haché. Vous étiez nombreux, très nombreux, pourtant Gérard Pablo avait pris la peine d'écouter chacun d'entre vous, de lire chaque CV, il savait exactement ce que vous pouviez jouer et ce que vous ne pouviez pas jouer.

— *Pour l'heure, avait-il déclaré, il est encore trop tôt, on ne peut pas vous informer de ce que vous aurez à faire. Tout a été décidé, organisé, planifié, mais la Direction Générale a exigé que vous en soyez informés le plus tard possible. Moins vous en savez, moins vous serez tentés de livrer des informations au dehors. Le contenu des attractions du World Palace doit être une surprise, y compris pour vous-mêmes. Vous devez cependant être prévenus : si, sur un plan strictement technique, la tâche ne sera pas trop ardue, elle sera tout de même épuisante. Chacun d'entre vous aura en effet des dizaines de partitions à apprendre car chacun d'entre vous se produira chaque jour dans plusieurs attractions.*

Pour que nul ne se lasse, Gérard Pablo avait organisé un système qu'il avait pris soin de noter sur le tableau à l'aide d'un feutre laser : le turnover.

— *Et chacun d'entre vous devra non seulement jouer de la musique mais aussi la comédie. Être musicien dans un parc d'attractions ça n'est pas comme être musicien dans un orchestre. On ne vous demandera pas de jouer des rôles complexes, certes, on sait bien que vous n'êtes pas techniquement préparés à cela. Mais tout de même, tout de même, il faudra jouer un tant soi peu la comédie. Dès demain, vous vous mettez au travail : les répétitions pour la nuit d'inauguration prévue le trois juin débiteront à dix heures tapantes. Les instruments personnels sont strictement interdits.*

Le lendemain, au magasin des accessoires du Boulevard Davout, une petite femme au corps osseux t'avait fourni un long bâton vert pailleté en matière plastique sur lequel se trouvait un clavier et puis des boutons, une foule de boutons dont tu ne connaissais pas l'usage. Ce bâton il fallait l'accrocher autour du cou par une sangle puis en jouer comme s'il s'agissait d'une guitare. Avec enthousiasme, la femme t'avait passé autour de ton cou avant de reculer pour mieux voir.

— *Parfait, avait-elle dit.*

L'appareil n'avait pas été allumé, pourtant, avec timidité, tu avais tenté de jouer, de jouer tu ne savais pas quoi, sans entendre, et il t'avait fallu courber ta carcasse, et tes doigts avaient glissé sur les touches trop fines. *Je vais vous l'allumer, avait dit la femme.*

Elle s'était approchée, elle avait pressé un bouton. Le son qui avait alors surgi du haut-parleur, c'était celui d'un piano pris dans une capsule spatiale. Tandis que surpris par tant d'artifice tu jouais médiocrement, tu avais senti le sourire de la femme et comme elle tapait des pieds avec délicatesse sur le vieux parquet et comme elle remuait la tête en fermant les yeux.

Plus tard tu avais rejoins l'orchestre de la section Nord Est, juste en dessous du pont de Bagnole. Déjà la plupart de tes camarades étaient-là, chacun dans son uniforme fuchsia et chacun tenant en main son instrument. Il y avait des trompettes, des violons, des contrebasses et des bassons, il y avait des guitares, des percussions et d'autres instruments ; même s'ils étaient de formes variables, tous avaient été comme le tien fabriqués en plastique vert pailleté, et tous possédaient cette même allure de jouets dérisoires.

Sur l'ensemble du World Palace se trouvaient quatre orchestres répartis par zones géographiques. Chaque orchestre était divisé en vingt-six groupes désignés par des lettres de l'alphabet. Toi, au sein de l'orchestre de la section Nord Est, tu avais été affecté au groupe C dans lequel vous étiez douze. Ainsi, comme des milliers d'autres sur le Palace et autour, dans les bureaux, dans les hôtels tout juste bâtis le long des Maréchaux, tu t'étais mis au travail : trois semaines plus tard, le World Palace ouvrirait ses portes.

Durant ces courtes semaines pourtant, on ne vous avait pas préparés à ce qui viendrait après l'ouverture, on ne vous en avait même pas informés, on avait seulement répété le spectacle de la nuit d'inauguration. Ce serait une nuit grandiose, féérique. Car la nuit, le World Palace comme Vegas était plus beau, plus sublime que le jour. Un instructeur vous avait demandé de fermer les yeux et d'imaginer, d'imaginer par exemple ce que l'on pourrait voir depuis les ponts, depuis les toits des hôtels et des immeubles alentour. Mais tu n'avais pas imaginé, pas tout seul, car à mesure que les images affluaient à ton cerveau, d'une voix lente et grave, avec des mots entrecoupés de longs silences, l'instructeur s'appliquait à les transformer.

Le World Palace s'étendrait tout autour de la ville, disait-il en substance, ceinture de lumière et de foule et de feu, ceinture scintillante, mouvante d'où les musiques, les bruits et les cris monteraient tous ensemble, ceinture aux mille attractions où chacun d'entre vous serait luciole, c'est ça, disait l'instructeur, c'est ça, oui, oui, imaginez vous, oui, luciole, oui oui oui, luciole, minuscule et nécessaire.

Cette nuit-là vous ne seriez pas divisés en sections ni en groupes mais réunis et mêlés aux comédiens et aux danseurs pour une Parade qui tournerait en rond sur les trente-cinq mille mètres de boucle. On avait ménagé des pauses, des changements de rythme mais pour beaucoup, on le savait, ce serait une tâche physiquement difficile. Ainsi, chaque matin, en préambule, un préparateur physique travaillait avec vous une heure durant. C'était un petit homme robuste à la voix frêle, aux cheveux noirs coupés au carré dont la moustache dévorait une bonne partie du visage. Dans son jogging moulat, il te semblait venir d'un autre siècle. Outre quelques exercices d'assouplissement, de musculature et d'échauffement, le préparateur vous imposait surtout de courir. Et tu savais courir ; à cet exercice-là, malgré la cigarette, tu étais toujours arrivé parmi les premiers, sans souffrir ni forcer.

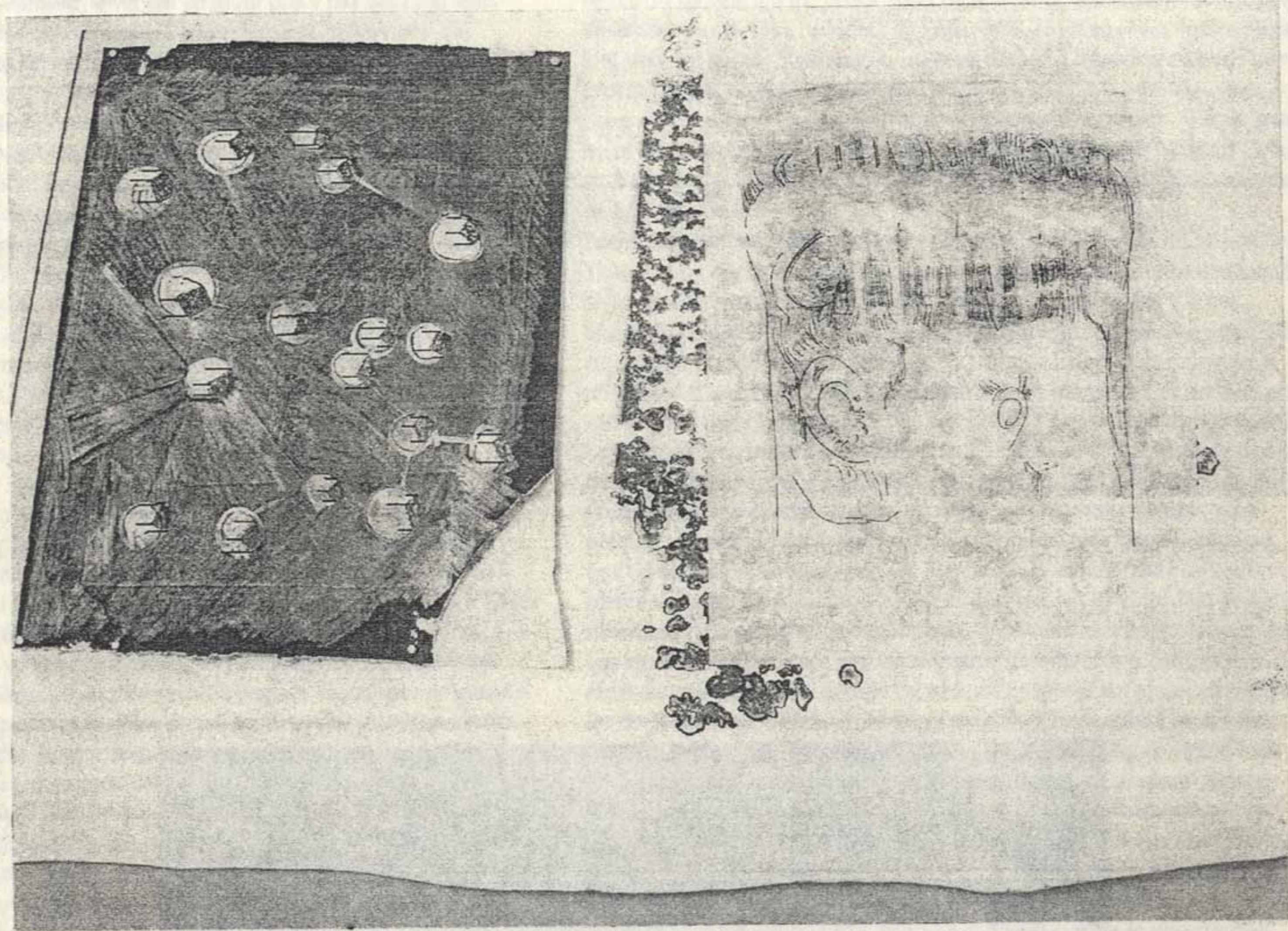
Plus difficile pour toi avait été de marcher en jouant sur ce clavier qui t'imposait de courber ton corps. Si les instruments à vent, les percussions et les voix semblaient n'avoir aucun mal, pour les claviers et les cordes, il en allait autrement. Chaque jour tu marchais, tu jouais au cœur de la Parade, des heures durant, et tu t'efforçais tant bien que mal de ne commettre aucune fausse note. Les partitions étaient rudimentaires ; c'était pour la plupart des airs tirés du répertoire populaire mondial ; tu en connaissais quelques-uns. Si la difficulté donc n'était pas technique, elle ne venait pas non plus de la marche. Mais le corps, la position courbée du corps, et la médiocrité des airs, et l'ennui que tu avais à les jouer, à les entendre, à sentir ces sons monter et se perdre dans l'air, si artificiels, d'une joie tellement affectée, tout cela te rendait la tâche difficile, plus que tu ne l'avais imaginé, car tu avais beaucoup imaginé. De temps à autres, lorsque ça n'était pas ton tour de jouer, tu avais regardé autour de toi et tu avais pu t'apercevoir que d'autres aussi avaient du mal. Ils ne jouaient pas faux ni à contretemps pourtant on tordait les lèvres, on plissait le front, on masquait comme on pouvait son affliction.

Parfois, aussi, tu entendais le son d'avant, celui de la rumeur automobile, il surgissait sans que tu l'aies convoqué, restait un instant puis repartait presque aussitôt. C'était pure mémoire, pure hallucination. Dans le Palace, les sons extérieurs ne pénétraient en effet que faiblement car partout on avait dressé de hauts panneaux antibruit transparents. Mais il ne fallait pas s'y tromper : toujours le Palace devait bruire, bruire de son propre bruit car le silence était impossible, il ferait peur, il ferait fuir, il le ferait faire n'importe quoi. Il arriverait cependant que lors de la Parade vous ne jouiez plus du tout ; les comédiens alors s'en donneraient à cœur joie et déclameraient parfois, jusqu'à hurler, des poésies pédagogiques. À chaque Porte, la Parade ferait halte pour donner un numéro en rapport avec l'attraction majeure du site. Il vous faudrait alors interpréter un nouvel air puis le jouer jusqu'à la Porte suivante, sans crainte d'être sifflé, bousculé ou interpellé.

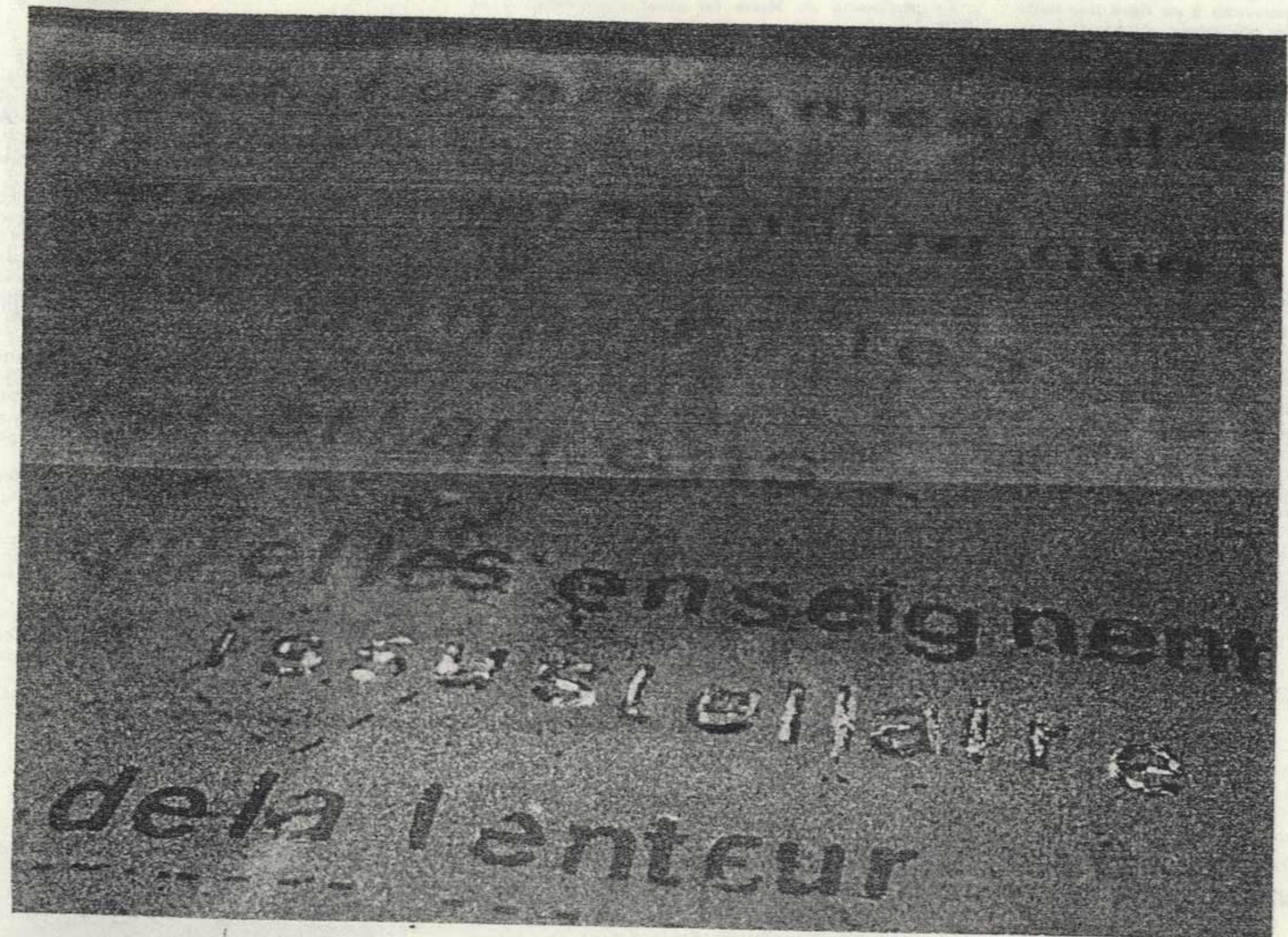
Car lors de la nuit d'inauguration, vous avait-on dit, des dizaines de milliers de visiteurs se presseraient, peut-être plus, on ouvrirait à neuf heures du soir, l'entrée serait gratuite, parmi les visiteurs se trouveraient donc sans doute pas mal d'agités en tous genres, il fallait se préparer mentalement à une foule difficile. Cette nuit-là, vous avait-on dit aussi, les sorties du périphérique changeraient de noms ; pour ne pas se perdre, il faudrait apprendre ces nouveaux noms par cœur. Ainsi, par exemple, la Porte de Champerret deviendrait des États-Unis et celle de la Chapelle se transformerait en Éthiopie ; seule la Porte d'Italie resterait d'Italie.

À la Porte des Fleurs Éternelles (anciennement de Choisy), devant l'attraction nommée « *Le ciel des bâtisseurs* », vous feriez entendre une composition inédite. Légère, aérienne, et même allez disons cosmique, cette composition serait la plus difficile à jouer, car il faudrait être délicat, le plus délicat possible, il faudrait que chacun d'entre vous s'habitue d'une douceur, d'un envol, d'une pulsion calme et verticale, il le faudrait malgré cette foule dont on avait tout à craindre et pour laquelle cependant on se trouvait là.

« *Le ciel des bâtisseurs* », c'était un jeu où l'on devait construire à plusieurs une ville éco-cosmique. Placés devant une console immense, on devait composer avec plusieurs contraintes, de budget, de terrain, de température ou de matériaux par exemple, on travaillait avec une banque de modèles architecturaux, on devait en débattre avec les autres, finir par s'entendre, puis, dans le ciel devenu écran, grâce à des lunettes spéciales, on verrait surgir en trois dimensions et à échelle une ville planifiée. On ne la verrait pas surgir d'un coup mais pas à pas, brique par brique, en une poignée de minutes. Parce que le dispositif n'était pas encore au point, qu'il ne le serait



SOPHIE LAMM



DE LA LEÇON DU DYNAMISME IMAGINAIRE DES CONSTELLATIONS AU BITCOIN
COLLAGE NUMÉRIQUE POUR FUTU. DIMENSION DE LA PUBLICATION

LE PASSÉ NE MEURT JAMAIS

Si l'on connaît les principaux événements de l'histoire humaine et si l'on parvenait à en faire une carte perforée à destination d'un ordinateur, l'appareil sortirait un programme prophétique relativement exact.

Si l'on pouvait enregistrer et emprisonner dans des sortes de ferrites, ou de postes de télévision, les images du passé¹, le même ordinateur serait peut-être capable, à partir de ce début de film, d'imaginer la suite du scénario et d'élaborer les images à venir.

Théoriquement, par relation de cause à effet, une machine électronique avec comme seule base un fait historique capital, idéalement détaillé, pourrait reconstruire toute l'histoire de l'humanité dans le sens — et dans le sens +.

Retrouver et convertir les ondes du passé en images et en sons semblait jusqu'à nos jours appartenir à la science-fiction, mais un savant moine bénédictin italien, le *padre* Pellegrino Ernetti, aurait scientifiquement réalisé ce miracle.

Le *padre* n'est pas un illuminé ou un sorcier du Moyen Âge opérant par invocations, magie ou subterfuges ; on le donne comme authentique savant.

Agé de quarante-sept ans, il est agrégé de « pré-polyphonie », c'est-à-dire de la musique telle qu'on la connaissait depuis la plus haute Antiquité jusqu'à l'an mille : il professe au Conservatoire Benedetto Marcello de Venise, à la Fondation Cini et dirige le Secrétariat de l'enseignement religieux masculin en Italie.

Il a mené ses recherches conjointement avec douze physiciens dont il dévoile l'identité et dans un laboratoire secret qui est à Venise ou à Rome. On sait cependant qu'il commença vers 1956 à étudier

1. C'est ce qui se fait avec le magnéscope pour les images du passé récent.

335

Le Père Ernetti ne dévoile pas le dixième des résultats obtenus, mais on sait qu'il a filmé et pris en sonore « l'explosion présumée atomique de Sodome et de Gomorrhe ».

VOICI LE PORTRAIT DU CHRIST

Incontestablement, la plus sensationnelle réussite de la machine à filmer le passé est le portrait de Jésus-Christ, avec prise de vues en direct, sur la croix et durant l'agonie.

On imagine le bon *padre*, regardant sur son écran magique, les scènes hallucinantes de la Passion, depuis le portement de la croix jusqu'au cri de la neuvième heure : *Eli, Eli, lamma sabacthani*¹ (selon Matthieu) ou *Eloi, Eloi, lamma sabacthani* (selon Marc), ou encore (en araméen pense-t-on) : *Mon père je remets mon âme entre vos mains* (selon Luc).

Quelles furent exactement les dernières paroles du Christ ?

Cette énigme fut longtemps étudiée par les théologiens qui ne purent se mettre d'accord ni sur les mots ni sur le sens précis qu'il convenait de leur donner.

Or, le Père Ernetti, *s'il dit vrai*, a entendu l'ultime invocation du crucifié !

Questionné à ce sujet, il s'est refusé à toute déclaration, alléguant qu'il ne lui appartenait pas de faire des révélations de cet ordre.

L'image qu'il a obtenue manque plus de netteté que de caractère : Jésus semble porter une barbe noire, ses cheveux sont longs et raides, la moustache est en forme de croissant recourbé vers le bas et la bouche entrouverte semble pousser une sourde plainte.

1. Traduction selon saint Jérôme : Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? Le pseudo Jean, qui dit avoir été témoin des derniers instants de Jésus, est muet sur ce point important !

la possibilité de ressusciter le passé comme par un film de télévision.

En 1957, il fit la connaissance du professeur portugais de Matos qui devait, par ses travaux, donner une orientation nouvelle à ses recherches.

Le professeur de Matos lui aussi s'intéressait à la télévision du passé, et élaborait des thèses sur des textes d'Aristote relatifs à la désintégration des sons, textes peut-être empruntés à une idée pythagoricienne beaucoup plus ancienne encore.

L'idée géniale du Père Ernetti fut — d'après ses déclarations — de prendre comme base le principe scientifique classique selon lequel les ondes lumineuses et sonores, après leur émission, ne sont pas détruites mais se transforment en demeurant éternellement présentes.

De ce fait, il devient théoriquement possible de les reconstituer en les réintégrant dans leur système énergétique original.

À dire vrai, ce principe n'est pas admis par les physiciens, du moins sous cette forme sommaire, d'autant que le bon Père prétend que les ondes en question « s'inscrivent sur la sphère astrale », ce qui n'est pas acceptable en physique conventionnelle.

Toujours selon le Père Ernetti, une onde sonore — par exemple — se subdivise en sons harmoniques, en ultrasons, hypersons, hyposons, etc. et s'assujettit dans son processus de transformations aux lois habituelles de désagrégation de la matière, jusqu'au stade atomique, et au-delà jusqu'aux textures les plus infimes de l'infra-atome.

Grâce à des « appareils appropriés », parmi lesquels il y aurait un oscillographe cathodique utilisant les déviations d'un flux d'électrons, on parvient, par une marche inverse du processus, à reconstituer l'émission sonore initiale.

Ce phénomène est possible, paraît-il, chacun des constituants de l'onde ayant une individualité propre, une carte d'identité psychique qui permet le retour inéluctable à la source.

— Mon invention, dit le Père Ernetti, n'a rien de commun avec les procédés de la parapsychologie ou de la métapsychique. C'est de la science à l'état pur.

Pour la résurrection des ondes lumineuses, le procédé

336

Les yeux, très grands, très beaux, très douloureux et marqués par la souffrance, sont levés vers le ciel, non pas à la fade façon saint-sulpicienne, mais avec une émouvante sincérité.

Le personnage est attachant et suscite une intense émotion.

Où, mais... est-il bien le Christ ?



Le *padre* Ernetti Pellegrino

LA MACHINE À FILMER LE PASSÉ
DU PÈRE ERNETTI PELLEGRINO.
EXTRAIT DU LIVRE
DU PASSÉ MYSTÉRIEUX
DE ROBERT CHARRON
ED. ROBERT LAFFONT
1973

D'après le *padre* Ernetti, cette photo aurait été prise du vivant de Jésus, alors qu'il agonisait sur la croix.

est identique ; il est même le principe premier puisque la base du créé est lumière, comme il est dit dans la Bible !

UNE PHOTO DES TABLES DE LA LOI

« Chaque être humain, assure le Père, de sa naissance à sa mort, trace un double sillon : lumineux et sonore qui constitue la « marque », le numéro matricule de l'individu.

Il en est de même pour un événement, une musique, un mouvement.

Les antennes de notre laboratoire permettent de *syntoniser* les deux caractéristiques de chaque phénomène : image et son. »

Les physiciens ne seront peut-être pas convaincus par de tels arguments, mais un fait indéniable existe : le Père Ernetti peut montrer des « photographies » du lointain passé et faire entendre des voix qui se sont tues depuis des millénaires.

Bien entendu, ces résultats sont d'autant plus contestés que l'inventeur du procédé n'en révèle pas le processus, ne laisse entrer personne dans son laboratoire car, prétend-il, la divulgation du secret entraînerait une chaîne de malheurs incroyables et désastreux pour notre civilisation actuelle.

Toute cette histoire fantastique est donc fondée sur la bonne foi du *padre* et sur les témoignages quasi incroyables qu'il présente.

Il a réussi à localiser et à recomposer, en latin archaïque comme il se doit, le *Thyestes*, une tragédie de Quintus Ennius qui fut représentée à Rome en 169 avant notre ère.

Il aurait retrouvé la prononciation exacte des langues anciennes, le texte original des *Tables de la Loi* édictées par Dieu lui-même sur le mont Sinaï, il aurait enregistré des images moins lointaines et tout à fait convaincantes : celles du pape Pie XII et de Benito Mussolini...